

LES CHRONIQUES DE L'ÉVEILLÉ

Créées en 2007 par David le Rheun au théâtre de la Reine Blanche.
Mise en scène de l'auteur.

(Texte déposé à la SACD, vous voulez le jouer, vous me tenez au courant...)

À ces rêves, rien n'a été enlevé, rien n'a été ajouté.

Le travail a principalement consisté à ne pas conserver la syntaxe habituelle de la narration onirique, souvent articulée autour d'hésitations, de surprises, d'étonnements répétés, de rappels et d'insistance du locuteur à propos des invraisemblances de son rêve. La rédaction finale des Chroniques s'est effectuée à partir du texte manuscrit noté le jour suivant le rêve. Je suis souvent resté très proche de cette version primitive, m'étant seulement attaché à faire émerger les images et les sensations, par un travail littéraire, poétique, et, en l'occurrence, dramatique.

J'ai cherché à transmettre ces rêves comme des contes, des aventures symboliques, cherchant l'universel dans le particulier, puisque si nous vivons tous dans le même monde, alors, chacun à notre façon, c'est le même monde que nous rêvons, et il est possible de supposer que suivant la forme particulière de son récit, le rêve puisse offrir non seulement le partage d'une expérience définitivement intime, mais également quelques promenades gyrovagues dans les paysages de notre inconscient collectif, paradoxalement animés d'une symbolique commune.

Le texte qui suit est divisé en quatre parties, chacune composée de trois « retours » de l'Éveillé (*Une fois, une autre fois...*), représentant quatorze rêves. Il s'agit d'une construction arbitraire, contrainte par les exigences des soirées lors desquelles les Chroniques furent représentées.

1

Une fois, il y a un match — un match, mais un match de quoi ? — et c'est à l'intérieur, *In-door*, deux équipes, moi dans l'une : une partie de jeu, mais quel jeu ?... L'équipe adverse fait intervenir un remplaçant. C'est un cheval. Un cheval, mais puissant, un étalon furieux. À peine entré, le cheval saillit une jument. Là ! Dans un coin de la pièce, dans un coin du terrain ! Un accouplement sauvage, moi des images : images de la vulve béante de la jument, rouge à vif, image de l'éjaculation du cheval à l'intérieur de la jument ! Sauvage ! Puis l'étalon se tourne vers moi. Il s'approche, doucement, dans un état de colère post orgasmique, tendu, vibrant, nerveux, sauvage vraiment, extrêmement inquiétant, écume et tout à la gueule, il s'approche au plus près de moi, de mon visage, sa gueule là, mon visage là, je sens son souffle, je vois ses dents, ses dents, son regard et ses dents... Je suis pétrifié de peur. Lui c'est Alien dans Alien, ma peur c'est celle de Ripley dans Alien. Figé ! Son souffle, sa colère, sa puissance, là, mon visage là, détourné, plus de souffle mais des larmes, plus de corps mais la peur : une peur définitive mon corps !

Alors quelqu'un, un type à ma gauche, un type de l'équipe adverse, très doux très calme, me dit que c'est comme ça, que c'est normal, et ça ne me rassure pas, le type me dit, très précisément : *c'est comme ça que ça se passe.*

Une autre fois, un intérieur comme une boîte, un cube géant, immense, marbre blanc au sol, marbre blanc partout. Très très grand. Je descends d'un cheval noir et je dis : finalement c'est facile, et agréable, je veux dire, d'être sur le cheval. Facile. Agréable. À ma suite, montent sur le cheval un personnage, ni un homme, ni une femme : une ombre. Avec un bébé dans les bras. Je dis : ce n'est pas prudent. Je suis très gêné, mais... Je dis : ça va énerver le taureau ! On ne m'écoute pas. L'ombre et le bébé chevauchent, marbre blanc partout, et ça énerve le taureau. À ce moment je sais ça : je le savais ! Le taureau, je savais que ça l'énervait ! Un animal genre « Miura », taureau de combat, noir sauvage, c'était sûr !... Il s'agite le taureau, il s'énerve et menace le cheval, du dos duquel l'ombre et l'enfant ont disparus. Je dis : je le savais, je le savais ! Alors le taureau charge le cheval, qui se défend d'un coup de sabot, ruades et choses comme, et blesse le taureau ! D'un coup de

sabot ! Dans la gueule ! Je suis content ! Je me dis : il a eu de la chance ! Le cheval... Mais le taureau revient à la charge, du sang, du sang, je le savais, totale puissance brutale, et encorne le cheval comme font les taureaux de combat à la corrida. Il y a du sang noir-noir, qui gicle sur le marbre blanc, du sang et du sang. C'est terrible et c'est beau. Très graphique. Sang noir-noir et marbre blanc. Très beau et terrible et je pleure, je pleure et je dis : toujours la brutalité sera plus forte que la beauté. Je dis ça, en boucle, je dis ça : toujours la brutalité sera plus forte que la beauté. Toujours ! La brutalité plus forte que la beauté. Toujours, en boucle, je dis ça : la brutalité, plus forte, toujours, que la beauté. Toujours.

Une autre fois, c'est comme un dimanche. Je suis avec Catherine ma fiancée et Sarah, ma fille. (Ma fille : en S ?) C'est comme un dimanche, et on se demande ce qu'on va faire. Alors Catherine propose d'aller visiter son cimetière, c'est à dire là précisément où elle sera enterrée. Elle dit qu'elle n'y est pas allée depuis longtemps et qu'elle a envie d'entretenir sa tombe. Nous y allons, pleins de surprise. Là-bas, nous entrons dans une grande pièce au milieu de quoi sont disposées de façon pyramidale, mais pyramidale : aztèque, à étages, des boîtes en bois, assez longues et étroites, des boîtes qui sont : des cercueils. Aussi le long des murs, en escaliers : des boîtes. Des boîtes des boîtes des boîtes. Certaines contiennent une dépouille les autres attendent la leur. Je suis stupéfait, doucement étonné, assez ravi. Catherine nous montre sa boîte, entre celle, occupée déjà, d'Elvis Presley, et celle, vide encore, d'Eddy Mitchell. Eddy, il est là, par là, qui erre dans le cimetière de bois. Devant mon étonnement, Catherine m'explique le principe, vaguement, chose décidée à la naissance par la commune, par l'état, chose pratique, une organisation prévue pour simplifier les démarches à ce moment précis : la mort. Ainsi chacun sait où il finira. Je lui demande si moi aussi j'ai une boîte ? Un cercueil ? Et où se trouve-t-il ? Elle me répond qu'il suffit de consulter le plan affiché sur un des murs de cette nécropole, plan que consulte actuellement Eddy Mitchell. J'y vais. Je cherche mon nom avec Eddy Mitchell et je m'aperçois effectivement que j'ai bien un emplacement réservé, mais qu'il se situe en dehors de la principale nécropole, dans un coin du plan : un petit pavillon isolé. Nous y allons, pleins de surprise. Arrivés devant ce bâtiment, de bois de bois de bois, architecture médiévale, construction colombage, je pousse la porte et c'est une auberge, ambiance moyen age, une taverne, dans quoi ripaillent ce que j'imagine être les familles de défunts venus honorer leurs morts. Étonné... Un peu déçu... Apprendre que ma future sépulture se trouve là... Et puis assez vite je trouve ça plutôt agréable, joyeux même, je pense : bon enfant. *Bon enfant*... Seulement elle ne se trouve pas là.

Pour la trouver il faut traverser l'auberge et ouvrir une autre porte. Au delà de l'autre porte il y a une très grande salle, une crypte polygonale en bois, du bois du bois du bois, très exactement construite sur le modèle de ces bals ambulants qu'on appelle *Magic Mirror*. Sur un des côtés de cette crypte, se trouve une unique sépulture, grande, massive, beaucoup plus grande que les boîtes en bois de la principale nécropole, peut-être en pierre, surmontée d'un baldaquin à quatre colonnes lui aussi en pierre : c'est *mon* tombeau. Sur la dalle à double pente de mon tombeau il y a des pièces de monnaie portugaises. En les voyant, en les touchant, la sensation m'envahit d'être déjà venu, il y a longtemps et de l'avoir oublié. Émotion : profonde. La salle est très belle, très sobre, sans ornement, juste l'austère et belle architecture de bois. (... ..) Depuis que je suis entré dans cette crypte, je suis resté derrière le tombeau surmonté de son baldaquin et par le cadre que forment les quatre colonnes je vois qu'au milieu de la pièce trône une sculpture monumentale, en bronze poli, noire et patinée, très puissante d'aspect, représentant de façon réaliste : *un Ours chevauchant un Taureau*. De façon régulière, selon un rythme immuable, l'Ours s'incline. Il salut. Je décide de faire quelques photos à l'aide d'une vieille chambre noire, un antique appareil de bois. Du bois du bois du bois... Je fais deux photos et je sens le rouleau de pellicule se bloquer à l'intérieur de l'appareil. Plus de film ! Mais je suis heureux, j'ai mes photos, et je sais que je reviendrai. Alors nous sortons, Catherine Sarah et moi, pleins de surprise...

2

Une fois, je suis avec Sarah, et c'est la tombée de la nuit. Nous marchons dans un jardin, c'est peut-être les Tuileries. Pas loin il y a des rires, des bruits, la musique de plusieurs airs, foule et pâles feux d'artifices : une fête foraine pas claire. Échappé de la ménagerie d'un cirque de cette fête floue : un tigre. Magnifique et dangereux. Il déambule sa puissance par ici, et saute par dessus la grille, lui superbe d'un côté, nous de l'autre, absolument pas en sécurité... Foule panique ! Un homme entre dans cette cage restée ouverte. Effroi général. Il est calme, posé, très sûr de lui, il est armé d'un fusil. Je le sais — je le remarque, mais surtout : *je le sais* — c'est un fusil à *un seul coup*. À peine l'homme est-il entré dans la cage qu'y pénètre un second tigre. Je me dis : le type est foutu, il n'arrivera jamais à s'en sortir, et

dans le même temps, un troisième tigre apparaît ! Cerné, je me dis ! Trois tigres, un seul coup... Foutu ! Mais lui : paisible. Calme à faire peur. Déterminé, il épaula son fusil, et tue le premier tigre. Je me dis : il n'aura jamais le temps de recharger son fusil à un seul coup ! Foutu, je me dis ! Mais l'homme, toujours aussi calme, casse son fusil, éjecte la cartouche tirée, en remet une dans le canon, met en joue le second tigre et l'abat ! Et de la même façon : la plus calme sérénité, le zen absolu, la plus définitive résolution, il exécute le troisième tigre.

Silence.

Tout est allé très vite. Moi, pendant *tout ce temps*, l'infinie durée de ce très vite, j'ai eu la certitude qu'il allait se faire tuer par les trois tigres, tué dévoré, une trouille insensée ! Alors j'explose en sanglots : total relâchement d'une extrême tension nerveuse. Je suis envahi de sentiments contradictoires : larmes de soulagement, mais larmes aussi d'une tristesse profonde et sincère devant ce tableau : tant de beauté exécutée. Je pense : *l'un après l'autre*. Beauté dangereuse, et mortelle, mais tant de beauté... L'un après l'autre, exécutés. Dangereuse ! Mortelle !... Mais tant de beauté, tant de beauté, tant de beauté...

L'un, après, l'autre.

Une autre fois, je suis en Afrique. Une maison, pas une case, une maison façon favela, tôle ondulée, cloisons de carton, au sol : de la terre battue. La maison est au bord de la mer. Il y a David, et il y a... Catherine ?... Dans la grande et unique pièce de cette cabane il y a une paillasse, un évier, au côté de quoi reposent sur des tôles ondulées, ce que je pense d'abord être des insectes, mais qui sont en réalité des crustacés géants, noirs et luisants, remuant à peine, pas morts, dont je comprends qu'ils sont en cours de transformation. (Des cocons ? Insectes : des cocons. Mais des crustacés ?...) Ils bougent, imperceptiblement, noirs, ils ont des pinces énormes, des carapaces luisantes, souples noires, et brillantes. Il y a dans la maison, dans *sa* maison, une femme noire, noire, une ombre, qui devrait les cuisiner pour nous, pour le repas, pour plus tard. Il y a aussi Alechinsky, le peintre, mon maître à l'école des Beaux Arts, vieilli, vieillard, qui me propose — il dit : *en attendant* — de venir voir son bateau. David aussi a un bateau, là, sur la mer, par là... Alors nous sortons tous les trois. La mer est démontée. Elle fait de grandes vagues régulières, en écho à la tôle ondulée sur quoi reposent les... insectes ? des vagues très hautes, très hautes, qui lorsqu'elles retombent sur la plage s'évanouissent et disparaissent. Il y a juste cette amplitude régulière des vagues qui fait apparaître par intermittence le bateau de David. Alechinsky est furieux, car son bateau a été projeté hors de l'eau par une

vague plus haute et il est maintenant en haut d'une dune, emmêlé dans des arbustes, des buissons plein ses haubans. Je lui propose d'aller lui chercher son bateau. Il est content, et moi : très fier ! C'est un petit bateau, fin et léger... Rouge ! Quand je l'attrape il est comme un jouet d'enfant un peu trop grand pour lui. Quand je le remets à l'eau il a sa taille normale : un voilier de quinze mètres, à cette différence qu'à tous les points importants de manœuvre : barre et cabestans, des fauteuils sont rivés au pont, rivés à la coque. Alechinsky m'explique que c'est beaucoup plus pratique. Moi je trouve que ça fait plutôt bien. *Arrivé* je me dis, bourgeois accompli, je pense : bureau de chef d'entreprise, je pense : ministre. À ce moment je comprends que mon indulgence pour Alechinsky me fait apprécier son bateau plus que de raison, mais je reste fier d'être aller le chercher, *son... bateau*.

Une autre fois, c'est comme au cinéma. J'assiste à l'histoire construite en ronde, d'un coffre qu'on se convoite, qu'on s'arrache et qu'on se reprend, un coffre dans lequel semble-t-il, est un trésor exceptionnel. Soudain le coffre, sortant du film, jaillissant de l'image et de l'histoire, est éjecté dans un virage du coffre d'un break américain et tombe à mes pieds, (corbillard le break ?) et enfin se boucle la boucle, la ronde, fin du cycle, point de départ : le coffre hors du coffre. Je suis avec un garçon, un *Autre* qui est : « Mon Ami. » Nous ramenons le coffre pour l'ouvrir. Sous le premier couvercle nous découvrons huit compartiments fermés par huit serrures. Nous avons la clef, mais quand je la mets dans la serrure, elle tourne dans le vide. Après réflexion Mon Ami me dit : c'est parce que les serrures elles-mêmes sont le trésor, construites en diamant, ou choses précieuses. Il dit : il faut continuer de tourner ! Alors je continue de tourner et les serrures s'ouvrent. Dans chacun des huit compartiments se trouve un objet en verre, chaque fois différent, une sculpture baroque qui pourrait être un vase, un récipient, quelque chose pour mettre quelque chose dedans. Quelque chose de *liquide*. Ce sont de très beaux objets, précieux colorés, fragiles à l'extrême, que nous identifions comme le plus inestimable trésor : *la chose belle qui nous mettra définitivement à l'abri*. Bonheur ! Ataraxie ! Mais ce moment de joie et d'extase est troublé par l'excitation grandissante des *petits chats*. Ils nous tournent autour, de plus en plus nerveux. Je réalise alors que la recherche de ce trésor nous a fait négliger de nourrir les petits chats. Les voilà qui deviennent extrêmement agressifs, griffant, mordant, plantant leurs dents dans nos jambes et dans nos bras... Catherine est là. Panique ! Je dis : je vais aller chercher à manger pour les petits chats. Mon Ami me dit : tu ne trouveras rien dans le quartier. Je dis : je prendrai la voiture ! La méchanceté agressive des petits chats est paroxystique ! Je descends. Un chat s'est

enroulé autour de ma main, tout de crocs de chat, de dents et de griffes de chat, comme un gant de fourrure autour, et dedans : une douleur insoutenable ! Dans la rue il y a une épicerie. Je dis : je le savais ! J'en étais sûr ! J'y achète une boîte de pâtée pour chat, mais le chat autour de ma main, le chat plein de griffes et de dents de chat, plein de sa colère de chat, m'empêche d'ouvrir la boîte ! Douleur, mais douleur !...

Ma mère est là. Très calme, elle dit : passe moi le chat. Je lui donne le chat, les dents et les griffes, la douleur et la colère du chat, et je peux ouvrir la boîte. Je peux, alors, ouvrir la boîte.

3

Une fois, je suis un enfant de dix ou onze ans. Il y a Judith, cette amie de ma mère, (Judith : âge de ma mère, monde de ma mère...) et une autre personne, peut-être : ma mère. Et il y a des petits chats. Nous cherchons à savoir, Judith, ma mère et moi, qui de nous sera le Mâle Alpha de ces petits chats. Judith propose de les laisser d'un côté de la pièce, d'aller s'asseoir de l'autre côté, et de voir alors qui de nous le petit chat choisira. Car ici je crois, il n'y a plus qu'un petit chat. Comme je suis sûr que ce sera moi, je m'excite et j'insiste pour qu'on fasse ça tout de suite ! Là, maintenant ! Sur le champ ! Je suis sûr d'être choisi. Élu par le petit chat. À ce moment, je suis sûr de ça, il n'y a plus qu'un petit chat. Il y a nous et le petit chat. Nous et le petit chat. Nous... Mais le petit chat choisit Judith. Je ne comprends pas. Le petit chat, je ne comprends pas. Je suis déçu. Je m'aperçois que Judith a caché de la viande dans le creux de sa main, de la viande dans sa main, pour attirer le petit chat qui s'en gave, s'en gave, s'en gave et s'endort sur les genoux de Judith. (Judith / ma mère, choses comme : monde adulte, monde pouvoir...) Dix ou onze ans, je me dis : ce n'est pas juste, je me dis : elle a triché. Pas du jeu je me dis, pas normal. Alors elle me tend un bocal d'olives vertes, Judith, à demi plein, et elle me dit d'aller rincer les olives. Très exactement elle me dit d'aller en faire : *un rinçage dialectique*. Moi... j'y vais. J'entre dans un bar, préparant une explication pour le garçon que je vais tenter de convaincre de me laisser rincer dialectiquement mes olives quelque part, dans l'évier de son bar. Aussi je me dis qu'il faut que je commande deux cafés, tout de suite, un pour moi et un pour mon père — qui me suit, qui doit arriver — pour qu'ainsi il voie que j'ai pensé à lui. Mais le garçon traîne, je ne sais pas pourquoi, sa machine qui ne marche pas ? et je m'inquiète de la venue de mon père, déçu

qu'il puisse arriver et ne pas trouver son café, commandé par moi, par anticipation de son désir. Aussi je me dis ça : finalement, Judith, elle n'a pas triché. Le voilà le Mâle Alpha : qui trouve la nourriture, qui donne à manger, celui qui... *assure*.

Une autre fois, par hasard et désœuvrement, je vais voir le concert d'une jeune fille qui chante sous l'aspect d'un vieux monsieur. Une sorte de performance. C'est une chanteuse connue un peu, chanson française, nouvelle scène branchée, très « parisienne. » Il y a du monde à l'entrée, alors je traîne un peu autour de la caisse où sont affichées des photos de la jeune fille en « vieux monsieur », marqué, ridé, et je trouve le maquillage plutôt bien réalisé. Le public qui est là, connaît la supercherie. Il vient pour ça. Dans la salle il y a beaucoup de monde, mais pas devant la scène, où j'arrive entre deux sets. Je rencontre Sabine, Sabine des Girafes. Elle connaît bien la jeune fille. Elle la rejoint en coulisse pour la saluer, puis me retrouve au pied de la scène. Elle est enceinte Sabine. Encore, je me dis. Jusqu'au cou, je pense. Un ventre énorme et très bas. Elle porte une robe très large, couleur groseille, qui lui donne l'allure d'une gigantesque cloche. Contournant ma surprise, elle plaisante sur son état et la taille impressionnante de son ventre. Puis elle soulève sa robe groseille, et je vois son ventre immense, la peau tellement tendue qu'elle en est devenue transparente, et à travers la peau transparente de ce ventre immense, je vois un bébé, les yeux grands ouverts, qui me regarde. Stupéfait ! Ébahi je suis ! Empli d'une intense émotion. Son ventre est tellement lourd et tendu qu'il pourrait se détacher de son corps. J'entends le bébé qui babille à l'intérieur du ventre, comme font les bébés qui babillent à l'extérieur des corps. Sabine me demande de prendre son ventre — elle dit : pour me soulager — et je me retrouve avec le ventre dans les bras, le ventre sur mon ventre, comme un fruit énorme et mûr et fragile... Je suis ému vraiment, un peu hésitant, mais heureux. Sabine allégée, s'étire le dos comme font les femmes enceintes, joviale et joyeuse comme elle est toujours. Je couvre le ventre de mon manteau, plein de précaution, et je la suis — je la suis ?... — Mais quelque chose accroche la peau du ventre (un ongle, un bouton du manteau ?...) quelque chose, et la peau délicatement se déchire et perd les eaux. Le ventre accouche dans mes bras ! Sabine me rassure, joyeuse elle dit : c'est le moment ! À l'intérieur de moi : peurs et joies. Rires et larmes. Émotions extrêmes et paradoxales... Pas de souffle ! La poche se déchire encore, et de plus en plus, et le bébé vient au monde dans mes bras, dans un flot de choses magnifiques et lumineuses : eaux, sang, chairs tièdes et douces et brillantes ! Un faisceau de lumières liquides ! Je me demande ce qu'il faut faire. Tape sur le cul, ou choses comme ?... Je pense : pour *la*

respiration du bébé ? Sabine me calme, et très calme elle dit : *il suffit de ne pas le laisser tomber.*

Une autre fois, mon père me téléphone. Il dit qu'il va falloir en finir avec mon grand père. Mon grand père : son père. Trop vieux, trop malade... Il dit qu'il veut lui faire une piqûre d'insuline pour mettre fin à son calvaire. Il dit : *son* calvaire. Sur le coup je ne réagis pas, pas vraiment et j'accepte : *sans dire un mot.*

Au chevet de son père qui semble déjà mort, mon père place la main droite de mon grand père sur sa bouche exsangue, comme on fait « chut » de la main, puis il lui injecte l'insuline dans l'avant bras gauche.

Ma grand mère me téléphone. Ma grand mère : la mère de mon père. Elle me *convoque*, moi mais aussi mon frère, et ma mère, pour nous avertir du geste — elle dit : insensé — de mon père. Au près d'elle, sous son influence, je réalise... Je prends soudain conscience de ce qu'à fait mon père à son père, à *mon* grand père. — *Son* calvaire... — Je suis fou de rage et de tristesse. Contre lui bien sûr, mais aussi de façon sourde (*sourde ?*) contre moi, qui ai laissé faire, sans comprendre, comme un fils qui se soumet à son père. Sourd triste et fou. Ma grand mère dit qu'il est là mon père, dans la pièce à côté. Je m'y rend, et l'agonise (*l'agonise ?...*)... Je l'engueule oui ! Brutalement ! Et je le frappe ! Triste et fou ! Mais dans cette pièce, il n'y a que sa tête. Là, posée sur un tabouret, sa tête qui ne dit pas grand chose, sa tête qui se défend mollement, qui me rappelle incrédule que je n'ai pas bronché quand il m'a mis au courant de son projet, sa tête qui me culpabilise. Je dis : je vais te péter les couilles à coup de pied ! Je cherche son corps dans la pièce et dans la pièce attenante pour lui donner ce coup de pied dans les couilles, mais je ne trouve pas de corps. Pas de corps ! Triste et fou ! Dans la pièce attenante : pas de corps ! Juste : un lit défait ; avec des vêtements dessus, en vrac, et je comprends qu'il a passé la nuit ici. Dans ce lit ! Dans cette chambre ! Et je trouve ça, je trouve ça, mais vraiment dégueulasse. Vraiment. Ma tristesse, et ma folie, en sont aggravées. À côté sa tête, et dans cette chambre pas de corps ! Pas de corps ! Dans *cette* chambre !...

Une fois, j’emménage dans un nouvel appartement. Emménagement pas clair : squat ou loc au black. Dans l’appartement du dessus, il y a des travaux. Comme dans ma chambre il n’y a pas de plafond, un ouvrier balance ses gravas sur mon lit, sur mes meubles, toute sa poussière sur *mes affaires*. Du bas de ma chambre je l’engueule, je dis : il ne faut pas faire une chose pareille ! Je dis : il existe sûrement un autre moyen de se débarrasser de ces gravas, en installant par exemple un conduit, un toboggan, sur le côté de l’immeuble, qui les déposerait directement sur le trottoir... L’argument lui semble convaincant, il acquiesce en bougonnant et disparaît dans sa poussière.

Au bas de l’immeuble, je rencontre une vieille dame, une vieille bourgeoise pincée, pleine de bijoux dorés, serrée dans un manteau de vieille fourrure, acariâtre au premier coup d’œil, qui est la propriétaire de l’appartement en travaux. Elle pousse une poussette dans laquelle se tient droite une petite fille de dix ou onze ans, les yeux grands ouverts et muette. La vieille me regarde avec mépris et méchanceté et elle dit : je sais d’où vous venez ! Je sais parfaitement d’où vous venez ! Et elle ajoute : c’est pas comme votre frère ! J’entends parfaitement ce qu’elle ne dit pas : lui au moins il vient des beaux quartiers, c’est un garçon bien élevé ! Ça me fout hors de moi ! Je m’approche d’elle et plein de rage je lui dis : d’où qu’il vienne et d’où que je vienne, il faut bien que tous les deux nous soyons venus du même endroit ! Du ventre de notre mère ! Je suis tellement en colère qu’avant qu’elle n’aie le temps d’ajouter quelque chose, je décide de la tuer, là tout de suite, ici, sur cette place, près de ce jardin, devant d’éventuels passants. Ma décision est irrévocable, et je l’attrape par le cou, d’une seule main, le bras tendu, et je lui serre la gorge pendant qu’elle se débat mollement et tente d’articuler d’autres méchancetés. Je lui serre le cou, lui serre le cou, le bras tendu, en tournant doucement sur moi-même, et je trouve que c’est bien long à mourir une vieille bourgeoise acariâtre, alors je l’approche contre moi, sans lâcher prise, je la pose délicatement sur mon épaule, en me disant que si des gens passent près de nous, ils ne verront qu’un couple qui danse. Je lui serre le cou et nous dansons. Nous dansons et je ne suis pas inquiet. Je lui serre le cou pour qu’elle en crève, calme, attentif et résolu.

Autour de nous : personne. Pas de danger. Personne sauf, dans sa poussette, la petite fille muette, qui me regarde, qui me regarde, qui me regarde danser.

Une autre fois, c’est la nuit. Je suis sous un pont, un pont sur la Seine, à Paris. Sous l’arche que fait ce pont au dessus du quai, je marche. C’est la

nuit. Soudain je m'effondre. Sous mon propre poids. Comme ça. Je ne glisse pas, je ne trébuche pas, simplement mes jambes me lâchent, et je tombe brutalement, sans comprendre ni comment, ni pourquoi. Je n'aime pas ça. Je me relève inquiet, me tiens droit sur mes jambes, m'assure de ma stabilité, et reprends mon chemin, sur le quai. Je marche un peu, c'est la nuit. Profondément la nuit. Je marche un peu et je m'effondre à nouveau, et je sens sur mon dos tout le poids d'un homme. Je me retourne et dans le noir : c'est un homme noir. Panique ! Peur et panique ! Un homme noir dont je ne distingue rien d'autre que l'ombre noire de sa silhouette. Pas de visage, un corps à peine, juste ça : l'ombre noire de sa silhouette noire, une ombre noire et méchante, pleine de menaces, alors moi, vraiment, *la trouille* !

Pas longtemps après, c'est la fin du monde. La fin : *la fin*. Vraiment. Un être étrange, *indéfinissablement* féminin — un ange ?... — vient m'annoncer l'inéluctable. J'avais parfaitement saisi la situation... Il m'indique un endroit où je pourrai me cacher, me cacher c'est très bien, mais où surtout je pourrai... *survivre*. C'est une pièce vide et souterraine, dans un coin de laquelle je m'accroupis, résigné. Petit à petit, la pièce se remplit de la poussière du monde, toute la poussière du monde qui expire, le monde tout entier, et moi accroupi dans mon coin je vois que bientôt la pièce ne pourra plus contenir de poussière, et que je vais mourir ici, étouffé par le monde pulvérisé. Temps infini de la poussière s'accumulant, le temps... Enfin je devine, à travers la poussière du monde défunt, une lumière. Je me dis : c'est fini. La fin du monde : c'est fini. Je me dis : c'est la fin de la fin du monde. Alors l'ange étrange, l'être indéfinissablement féminin dit : maintenant tu pourras trouver ton théâtre, et il ajoute : *mon nom est C. H.*

Pas longtemps après, il est temps pour moi de *polliniser*. Comme une fleur dans son champ. Comme un champignon répand ses spores. Aussi comme un poisson qui disperse sa semence dans l'eau — l'eau qui est son air, son aire, son ère — afin de féconder les œufs disséminé par une femelle de hasard. Ce jour là, c'est *mon* tour. C'est un joli petit village, et tout le monde est là. Catherine beaucoup. Juste avant de se poser sur la route, un Canadair déploie une double paires d'ailes immenses, et effectue un magnifique atterrissage. Début de la fête ! Très beau ! Puis j'accepte, avec un pincement d'inquiétude, que Sarah (Sarah : ma fille : onze ans !...) parte avec un garçon un peu plus âgé qu'elle, qu'ils traversent Paris en métro, pour se rendre dans une fête, sous le regard et la responsabilité de ce garçon, dont le père m'assure le sérieux.

Bon...

Enfin, silencieuse explosion de joie, c'est à moi.

Alors : je pollinise le monde !

Une autre fois : un garage. On dirait l'entrepôt de Lear, dans le Roi Lear d'André Engel à l'Odéon. Immense. Une artiste italienne prépare son installation. Exposition et projection. Elle se la pète assez, l'artiste. Quand je suis près d'elle je lui prends le haut du bras, qu'elle a nu, et je sens que si je faisais l'amour avec cette femme, ce serait certainement d'une grande volupté. Je pense : volupté. Elle n'est pas très belle, mais très attirante, brune, la peau claire, pas très bien faite, mais il y a cette chose voluptueuse qui émane d'elle et que je perçois profondément. Chimie. Plus tard elle m'invite à dîner. Il n'y a dans cette invitation aucune ambiguïté : c'est un rendez-vous amoureux et sexuel. J'accepte, et j'ajoute avec goujaterie qu'elle est la deuxième femme à m'inviter « à dîner » ce soir, ce qui est vrai mais que j'aurais pu taire. Juste avant le vernissage de son exposition, elle me reproche ma légèreté et mon excitation, au regard de son trac grandissant, de son stress, de ses affres... Je dis : je comprends parfaitement, *moi-même* je suis artiste. Puis avec force je m'accroche des quatre membres à une colonne, tel un singe à son arbre, et je dis : regarde ! à ta place je serais exactement dans cette position : agrippé à ma colonne ! Plus tard nous faisons l'amour dans son lit. Je suis assez vif, sans être brutal. Elle a un mouvement de recul assez doux, elle dit : j'ai un peu mal. Je suppose : à son sexe ? Je me retire doucement et m'aperçois que j'ai commencé à jouir, un peu de sperme au bout de mon sexe, un peu de sperme dans sa bouche, elle me dit : continue. Il y a beaucoup de douceur et d'excitation, je me branle et l'inonde littéralement de jets successifs de sperme ! Partout sur le corps, je la caresse et la oins d'un blanc intense et nacré, crémeux, dense et riche et très beau, je la caresse et l'enduis intégralement de ce glacis nacré, ses bras, son ventre, ses cuisses irisées, je la caresse entre les jambes et glisse mes doigts plein de cette lumière dans sa fente et dans son cul, sans jouir exactement je suis dans un état de plaisir voluptueux d'une extrême intensité et qui semble ne jamais devoir s'arrêter, caresses, jets de sperme, nacre liquide, elle me prend dans sa bouche et je continue de jouir, longtemps, éjaculant toujours et doucement dans sa bouche, son corps intégralement émaillé de mon foutre lumineux...